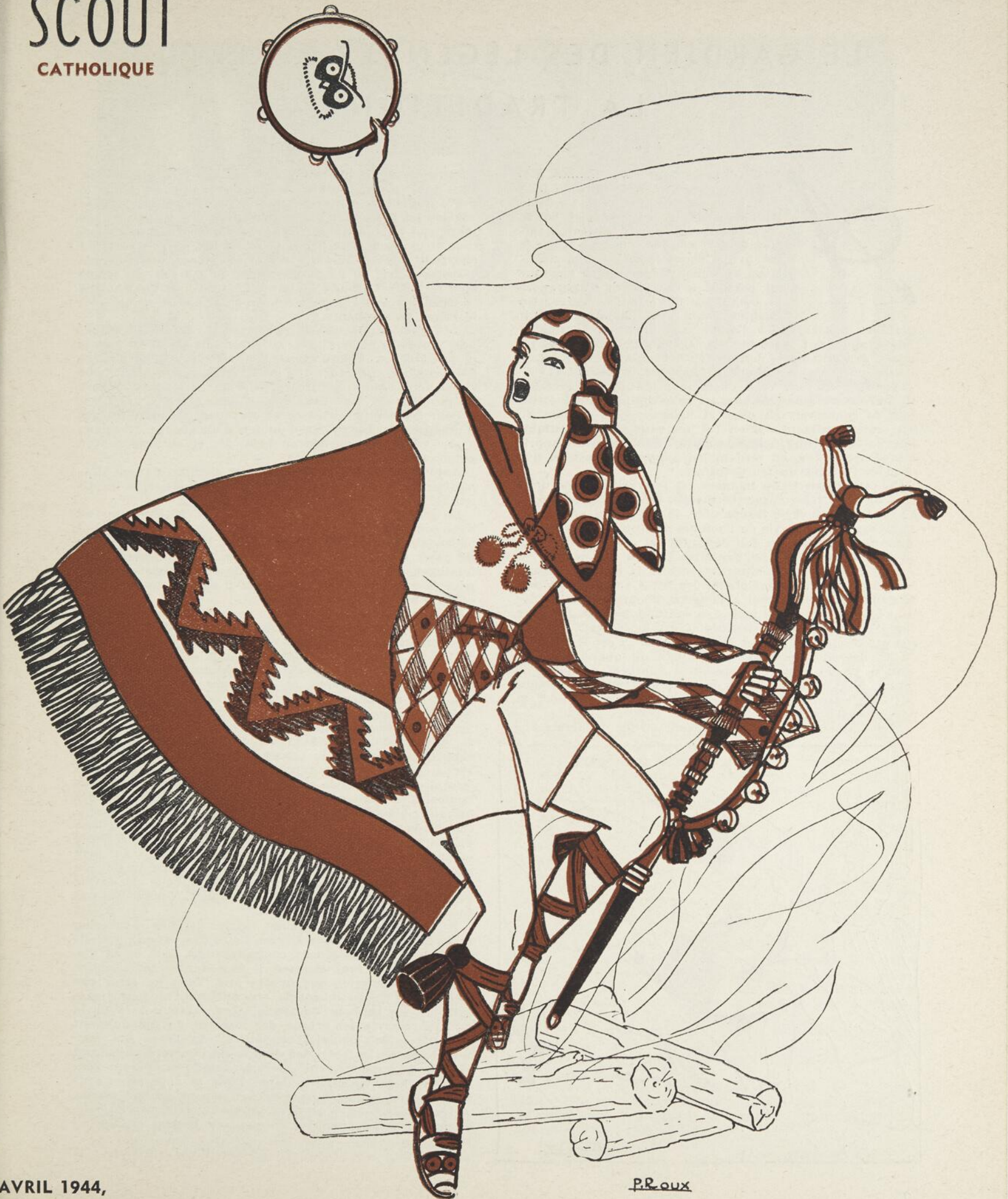


LE
SCOUT
CATHOLIQUE



AVRIL 1944,
11e année, No 77,
BEAUCEVILLE-EST

P. Roux

"LE FEU-DE-CAMP"

LE GARDIEN DES LEGENDES PERPETUE

LA TRADITION

A QUEL moment précis l'homme a-t-il découvert le moyen de faire du feu? Par quel hasard l'étincelle a-t-elle jailli de deux pierres frappées ou de deux morceaux de bois frottés ensemble? Chose certaine, l'homme a vu le feu avant d'apprendre à le produire. Il est également possible que l'homme ait possédé le feu avant d'apprendre la technique de le faire naître. On imagine assez bien l'homme primitif allumant une torche à l'arbre enflammé par la foudre. Cela expliquerait assez bien la légende de Prométhée. La nature fait elle-même don du feu à l'homme et par déformation poétique cela donne naissance à la légende.

Quoiqu'il en soit, voici l'homme primitif en possession du feu: on imagine très bien les soins infinis qu'il prendra pour le conserver. Et c'est la naissance du gardien du feu: rôle important s'il en fut un dans la cité antique, dans le clan primitif. Par la suite, l'homme ayant appris à produire le feu, en sera moins jaloux. Et c'est ici que se place l'origine du feu de camp.

En fait, à partir du moment où l'on sait que de deux silex on peut faire surgir l'étincelle, l'élément précieux, le feu de camp devient inséparable de la vie au grand air. Analysez un peu la vie de l'homme primitif et vous verrez immédiatement que le feu de camp est un geste naturel, qu'il ne pouvait pas ne pas être. Le feu qui, le jour, a servi à faire cuire les aliments, servira la nuit à réchauffer les dormeurs et à éloigner les bêtes sauvages. Avant de demander le sommeil à la terre, l'homme s'assied devant le feu pour sentir moins sa solitude, pour se détendre après le travail de la journée. C'est le moment où l'on repasse les faits et gestes du jour écoulé, c'est le moment où le chasseur raconte ses aventures. Et quand d'un réseau percé de trous l'homme aura appris à connaître le refuge de la musique, le feu de camp deviendra le moment où l'âme s'apaise à travers la gamme. La légende, la poésie sont nées autour d'un feu de camp.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand les demeures ap-



paraîtront, le feu-de-camp aura tendance à disparaître. Mais toujours la tradition se conservera de se réunir le soir autour d'un centre de chaleur. Ce seront les longues veillées en face d'un feu de cheminée. Et même de nos jours, qui ne connaît les calmes veillées canadiennes autour du poêle à deux ponts. C'est l'heure où l'on parle du chevreuil dont Anthime a relevé les traces, du loup que Mathias a pris au piège, du temps qu'il a fait, du temps qu'il fera. C'est l'heure où la réalité tend à se fondre dans la légende: c'est l'heure où naissent la chasse-galerie, les histoires de revenants.

Le feu-de-camp possède ses usages et traditions établis par plusieurs générations et désormais adoptés par la majorité des scouts du monde. Par exemple, il est d'usage de porter la couverture sur les épaules et le foulard noué sur la tête. La couverture rappelle les Indiens, le foulard, les pirates.

Pour les scouts, qu'est-ce qu'un feu-de-camp? C'est une réunion nocturne autour d'un feu d'un groupe de scouts ayant vécu une journée en plein air et se préparant à passer la nuit sous la tente.

Autour de ce feu les scouts vont chanter, danser, dramatiser leur joie de vivre, leurs occupations, leur mystique.

Le personnage le plus importants du feu-de-camp est sans contredit le meneur de jeu ou, comme d'autres l'appellent, le gardien des légendes. C'est lui qui dirige le feu de camp. N'allez donc pas essayer de manifester votre intelligence s'il ne vous le demande pas. Laissez-le faire: pour le moment il est votre aîné; il sait mieux que vous ce qu'il a à faire.

Si le chef ou le meneur de jeu vous demande un numéro, n'allez pas vouer votre patrouille au ridicule en donnant un numéro raté. Préparez-vous à l'avance. Vous savez déjà que vous irez bientôt au camp. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant à vous constituer un répertoire de numéros. Vous ne seriez pas pris au dépourvu quand on réclamera le plaisir de vous entendre. Et puis, de grâce, essayez d'avoir des numéros qui valent la peine. Choisissez pour thème des sujets qui se rattachent à la vie au grand air, à la vie d'aventures: histoires de chevaliers, légendes ou farces indiennes. Laissez de côté les farces "plates", les farces à double sens, les farces où le seul comique réside en un jeu de mot vulgaire. Si vous voulez faire comique, inventez par exemple une aventure invraisemblable: les mésaventures d'un indien sur le sentier de la guerre, etc. Si vous voulez faire sérieux, lisez l'Evangile: vous y trouverez d'admirables scènes à jouer et en grand nombre: la pêche miraculeuse, etc. Ou bien choisissez encore un fait historique. L'histoire du Canada est pleine d'aventures merveilleuses, à vous de savoir l'exploiter. Un peu d'astuce s'il vous plaît. Vous n'êtes pas scouts pour rien.

Et surtout, au feu-de-camp, essayez de vous rapprocher de la nature et de Dieu. Cessez d'être des enfants grandis trop vite qui s'imaginent connaître déjà tout de la vie. Il faut rire, il faut chanter, il faut danser tout comme quand vous n'aviez que quatre ans. Vous ne serez pas ridicules et vos petits soucis, vos misères d'un jour disparaîtront. Le bonheur de sentir vibrer autour de vous la mystérieuse vie des arbres, des insectes, de l'engoulement qui crie: "Bois-pourri, bois-pourri," du lièvre qui rêve tout haut, de la forêt, des étoiles, de l'univers entier qui chante; ce bonheur sera vôtre. Au feu-de-camp vous participerez à la vie du monde de Dieu, et vous serez contents d'être, si petits, pénétrés d'une si grande poésie. Arrivez au feu-de-camp avec un coeur et un esprit jeune et pur, et vous connaîtrez ce que tout homme recherche: la Joie.

Jean VALLERAND



QUAND LES SCOUTS METTENT LA FLAMME AU BOIS

DEPUIS quelques instants, les Loups ont terminé la vaisselle. Gadou a même commencé la récitation du chapelet et fait de louables efforts pour ne pas se tromper dans le compte de ses Ave. Tout à coup Pierrot, qui a de fréquentes distractions, fait un signe mystérieux à son C.-P., attrape son foulard et son chapeau soigneusement déposés sur le toit de la tente, et part au galop en direction du Kraal. Arrivé à la porte de la scoutmaîtrise, il heurte le gong qui s'y trouve avec un tomahawk de bois sculpté. Le scoutmestre qui griffonnait quelques notes, assis par terre à l'entrée de sa tente, s'approche, car l'entrée du Kraal n'est normalement permise qu'aux C. P.

—Que puis-je faire pour toi Pierrot? demande-t-il, en répondant au salut impeccable de son scout.

—Chef, j'ai aperçu la première étoile il y a un instant. Je suis venu t'en avertir comme mon C.-P., me l'a demandé.

—Merci Pierrot. Rien d'autre à signaler?

—Non chef, c'est tout.

—Alors à tout à l'heure.

—Oui chef.

Et chaque soir où il fait beau, il en est ainsi. Le plus jeune scout de la patrouille qui a bâti le bûcher, vient avertir le scoutmestre de l'apparition de la première étoile.

Pierrot avait à peine fait volte-face que l'Assis-tant de service a lancé un long coup de trompe, premier signal du feu-de-camp. Tous les scouts ont laissé là leurs travaux; ils se drapent maintenant dans leur couverture et s'enveloppent la tête d'un foulard multicolore. Dans quelques minutes, ce sera le second coup de trompe.

Le Meneur-de-jeu lui, se dirige silencieusement vers l'emplacement du feu. Il a jeté sur ses épaules

une longue couverture à carreaux, sur laquelle il a cousu tous les insignes, badges, bandes d'épaule qu'il a mérités durant sa longue carrière scout. Tout le long du bord inférieur court une frise de petits sapins verts, dont chacun rappelle un camp fameux. Ce soir, sa figure disparaît sous un masque de bouleau peint de couleurs criardes. Il tient en main son bâton de Meneur-de-jeu, entièrement sculpté, décoré de motifs scouts et indiens coloriés. Depuis quelques instants il est immobile devant le bûcher et contemple, silencieux, le camp que l'ombre envahit. Dix, quinze, vingt secondes s'écoulent, et de nouveau l'appel nasillard de la corne déchire le silence de la nuit, puis, invitante et moelleuse, la voix du Meneur commence:

—Sont-ils là les braves loups, sont-ils là?

Très loin, derrière un bouquet d'arbres, au fond de la clairière, les Loups répondent:

—Ils sont là les braves loups, ils sont là!

Le Meneur appelle tour à tour le Caribou, le Castor et l'Ours qui, successivement et sans bruit, viennent prendre place dans l'enceinte du feu-de-camp. Sitôt la Troupe rassemblée, le Gardien-du-feu monte au Kraal prévenir la scoutmaîtrise qu'on l'attend pour la cérémonie. Juste comme les Chefs font leur apparition les scouts, sur un signe du Meneur, rectifient leur position. Une fois les sachems arrivés, le Gardien-du-feu prend dans sa loge la torche légendaire, court l'allumer à la fleur-rouge qui flambe dans son coin de pat, et la remet au scoutmestre qui met le feu au bûcher. La flamme jaillit! L'aumônier bénit le feu qui monte. Le scoutmestre annonce solennellement:

—Frères scouts, réjouissez-vous! car le...ième feu-de-camp de notre valeureuse Troupe est ouvert!

Les chants, les danses, les jeux vont commencer. Les scouts ont mis la flamme...

L'OYSEAU BLEU.

POUR SEMER DE LA JOIE...

P

OUR semer la joie dans un début de feu-de-camp, créer une âme collective, pour y faire naître la vie ou permettre de s'écouler le débordement de "pep" des scouts, enfin pour traduire l'admiration devant un beau numéro ou un bon coup, il n'y a rien qui dépasse les bans.

Que ces cris rythmés évoquent une tranche de la vie ou qu'ils célèbrent un homme, qu'ils expriment toute la gamme du ravissement, ou qu'ils ne signifient rien du tout, ils valent d'être bien sus et bien rendus! Cela te permettra autre chose que les sempiternels applaudissements quand tu voudras manifester ton approbation à tes frères scouts.

Pour cela il te faut d'abord les apprendre par coeur et ensuite les répéter souvent en patrouille. "Le Scout" t'en donne ici quelques-uns, nouveaux autant que possible ou moins répandus; tu sauras en découvrir ailleurs et surtout tu sauras en inventer qui te soient propres. Il t'en faut pour toutes les occasions.

UNE TRANCHE DE VIE

BAN DES POMPIERS

2 groupes A & B.

A & B dorment. — Ban du sommeil.

A & B sonnent l'alarme.

Geste de tourner une poignée — dring.

A & B s'éveillent en sursaut — ah!

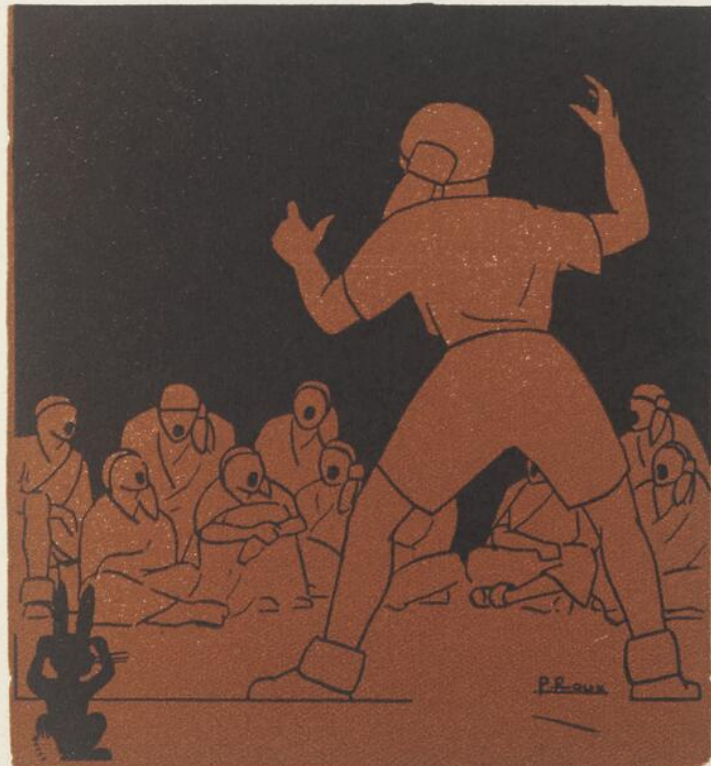
A & B descendent à la barre de fer.

Geste de la saisir debout puis d'y glisser — shuit.

A fait partir moteur et conduit — Brrrrr lentement.

B sonne la cloche lentement. — Ding-Dong.

A & B arrêtent, le corps tendu. — Bruit d'un freinage.



A pompe l'eau, geste des bras qui montent et descendent — shuut.

B arrose — geste du boyau qu'on promène — glouglou glou.

A & B mettent la hache dans la maison — hi, han — hi, han.

Maison s'écroule — bruit formidable.

A & B rentrent.

A conduit à toute vitesse — rrrrr...

B sonne la cloche à tour de bras — ding dong...

A & B freinent.

A & B montent à la barre de fer — geste d'y monter, shuut...

A & B dorment. (Bon du sommeil).

APRES UNE HISTOIRE A DORMIR DEBOUT

BAN DU SOMMEIL

Tous les scouts joignent les mains et les ramènent près de leur tête pour s'y accoter comme sur un oreiller, en imitant le ronflement — rromm...

Puis tous relèvent la tête, montent leur main droite tranquillement vers le ciel en biais, tout en sifflant crescendo — fuuit...

Et l'on recommence.

POUR CELEBRER LE CHEF SCOUT

BAN DE B. P.

Les Scouts assis se frappent trois fois le ventre en hurlant : — Baden — Baden Baden —

Ils visent ensuite de la droite, un but imaginaire avec un revolver tout aussi imaginaire et crient :

— Pow —

Enfin avec un air de satisfaction béate et un geste du même calibre, ils disent en l'allongeant :

— Well —

POUR UN NUMERO LONG...

BAN DU REVEIL

2 groupes A & B

A imite l'horloge — tic tac... (très lent).

B sonne 7 heures — doum — doum — doum — doum — doum — doum — doum — doum.

A & B s'étirent et baillent.

A imite l'horloge — tic tac... (rapidement).

B sonne le réveil — drrrrrinnng...

A & B hurlent. — Sale cadran!

APRES UN NUMERO EMBALLANT

BAN DE L'ADMIRATION

L'air étonné — Oh — oh! (final allongé) bis.

L'air satisfait — Ah! Ah! (bis).

L'air délecté et gourmand — Hum! Hum!

L'air idiot — grand éclat de rire.

BAN DE LA PLATITUDE

Les scouts épellent lentement, en chantonnant comme des petites filles de couvent.

B — R — A — bra — V — O — vo — Bravo.

Ne pleure pas Jeannette
 Tra lalalala la lalala la la la, Ne
 pleure pas Jeannette Nous te ma-ri-e
 -rons, Nous te ma - ri - e - rons.

COMME tu as pu le lire dans l'article de Jean Vallerand, le feu-de-camp est le moment de la journée où les scouts se réunissent pour "chanter, danser, dramatiser leur joie de vivre, leurs occupations, leur idéal". C'est dire que presque d'un bout à l'autre, le feu-de-camp sera un spectacle: un spectacle de théâtre scout.

D'où ce genre particulier de théâtre tirera-t-il son cachet propre? Des sujets dont il s'inspirera, de sa technique — c'est-à-dire de sa façon propre de présenter les numéros — et de l'esprit qui l'animera.

Avec un minimum d'imagination, d'innombrables et magnifiques numéros de feu-de-camp peuvent être tirés des légendes, danses et chants de notre terroir. Les métiers de nos travailleurs peuvent aussi être exploités avantageusement. L'Évangile, l'histoire, la vie des grands hommes fourmillent d'épisodes pouvant être facilement dramatisés. Les contes merveilleux qui ont bercé notre enfance, nos grands jeux scouts, la tradition de nos groupes et de nos patrouilles, peuvent inspirer plus d'une pièce de feu-de-camp formidable.

Maintenant que tu sais à quelles sources puiser tes sujets, comment vas-tu les présenter? C'est simple: de la façon la plus spectaculaire possible, en tirant profit de toutes les ressources de ton imagination. Établis ensuite une technique d'interprétation, une mise-en-scène et des costumes appropriés au sujet exploité, et traite le tout sobrement mais parfaitement.

Surtout n'oublie pas que le genre "séances" n'est pas notre affaire. Le feu-de-camp est un spectacle où il n'y a pas d'auditeurs mais uniquement des acteurs, et où chacun participe dans une certaine mesure à un jeu commun. Donc, plus de ces sketches idiots, de ces saynettes à l'eau de rose qui donnent envie de bailler, non plus que de ces monologues ou solis insipides, bons tout au plus à souligner le pédantisme ou la nullité d'un quelconque ouaouaron.

N'abuse pas des textes parlés; généralement ils rendent peu. La langue chantée, les gestes rythmés (danses, pantomimes) sont beaucoup plus spectaculaires et à la portée des garçons. Utilise à fond les techniques du mime, de la pantomime, du chœur parlé et du jeu dramatique moderne.

As-tu déjà fait l'expérience d'un chœur parlé, avec simplement la Loi scoutie comme texte? ou l'histoire du bon Roi Dagobert? Il suffit de savoir dire le texte en mesure, avec ensemble, et de souligner le tout de quelques gestes faciles et uniformes, pour obtenir quelque chose de sensationnel!

La mise-en-scène, — décors, illumination, bruits, accompagnements musicaux, etc., — les costumes et les masques rehaussent énormément la valeur spectaculaire du numéro. Et là sache te servir, en plus de ton imagination, de tes

Un chant dramatisé :

NE PLEURE PAS JEANNETTE

dix doigts. Il n'est pas question d'apporter au camp les décors du "His Majesty's", ni de louer un piano à queue chez Lindsay's. Il y a autant de façons de "construire" un arbre au local, que de moyens de constituer un "orchestre" au camp. Pour cela il suffit, la plupart du temps, de ne pas laisser sa tête servir uniquement de porte-chapeau!

Enfin, si le feu-de-camp doit poursuivre un but récréatif, il faut aussi qu'il apporte quelque chose aux garçons; ne l'oublie pas.

Pour illustrer ce qui précède, voici une dramatisation d'un chant bien connu: "Ne pleure pas Jeannette".

La distribution comprend les personnages suivants: le Meneur-de-Jeu, Jeannette, Pierre, un Page, le Roi et deux Gardes du corps, le Prince, le Baron, le Géolier et quelques soldats, et tout le reste de l'auditoire divisé en deux ou plusieurs chœurs.

L'ouverture doit se faire devant un feu bien parti, jetant une flamme modérément vive. Dans un coin de l'aire du feu-de-camp, le Meneur fait mine de tourner la manivelle d'un téléphone de campagne. Comme il approche le récepteur de son oreille...

1^{ER} CHOEUR: (interrogateur)
Allô! allô! James, quelle nouvelle?

2^E CHOEUR: (en scandant bien chaque mot)
Jeannette a du chagrin!

LE MENEUR: Pourquoi?

1^{ER} CHOEUR: (taquin et très léger)
L'a perdu le do de sa clarinette,
L'a perdu le do de sa clarinette.

LE MENEUR: Ah bah! on le retrouvera!

2^E CHOEUR: (sérieusement et d'une voix grave)
L'a perdu son ami, sans l'avoir mérité.



LE MENEUR: (consterné)
Oh! la la la la!

JEANNETTE: (très doux, entrecoupé de soupirs, voix de sopranos)
Je veux mon ami Pierre.

L'AUDITOIRE: (très doux, crescendo et diminuendo)
Tra la la la...

JEANNETTE: (suppliant, voix de sopranos)
Je veux mon ami Pierre.

L'AUDITOIRE: (fort, en soulignant bien chaque syllabe)
*Celui qu'est en prison,
Celui qu'est en prison!*

A ce moment-là Jeannette pénètre dans l'aire du feu-de-camp, le visage enfoui dans ses mains, en proie à une vive douleur. Un bruiteur exprime les sanglots de la pauvre fille, en agitant un caillou dans une boîte de fer blanc.

Pour la scène suivante, activer le foyer de façon à obtenir une flamme très vive, et allumer les feux d'éclairage.

Muni d'une trompette imaginaire, le Page lance une sonnerie annonçant l'arrivée du Roi et de son cortège. Durant ce temps, un orchestre de miriltons, perdu quelque part dans l'auditoire, joue une ouverture de grand style. Précédé de son Page, accompagné de ses Gardes-du-corps, suivi du Prince et du Baron, le monarque traverse solennellement l'aire du feu-de-camp et vient prendre place sur son trône. Pierre, les mains liées derrière le dos, un cable autour du cou, entre à son tour conduit par le bourreau et escorté de soldats.

Les Gardes-du-corps se plantent immobiles aux côtés du Roi. A quelques pas du trône, un peu à l'arrière, on aperçoit le Prince et le Baron. Flanqué du geôlier et des soldats, Pierre est debout en face du Roi, à quelques pas de celui-ci. A genoux aux pieds du monarque, le front dans la poussière, Jeannette demande grâce pour son fiancé...

JEANNETTE: (suppliant, voix de sopranos)
*Je veux mon ami Pierre,
Tra la la la...
Je veux mon ami Pierre...*

1ER CHOEUR: (autoritaire)
*Ne pleure pas Jeannette,
Tra la la la...
Ne pleure pas Jeannette,
Nous te marierons! (bis)*

2E CHOEUR: (persuasif)
*Avec le fils d'un Prince,
Tra la la la...
Avec le fils d'un Prince!*

LE PRINCE: (long et mince, très sûr de lui-même, il s'avance vers Jeannette pour la relever. Le premier chœur chante, d'une voix légère et joyeuse)
*J'ai trois vaisseaux,
Dessus la mer jolie,
J'ai trois vaisseaux,
Dessus la mer jolie,
Et ran et ran, ran pataplan,
Dessus la mer jolie.*

L'AUDITOIRE: (admiratif)
Oh! oh!

JEANNETTE: (repousse le Prince. Les sopranos chantent)
*Mon petit coeur n'est pas pour toi,
Oh! la la.
Mon petit coeur n'est pas pour toi,
Oh! la la.
Je l'ai promis à Pierre,
Lon lère, lon lère lon là.
Je l'ai promis à Pierre.*

2E CHOEUR: (persuasif, engageant)
*Avec le fils d'un Prince,
Tra la la la...
Avec le fils d'un Prince,
Ou celui d'un Baron (bis).*

LE BARON: (gros et court, s'avance gauchement en tortillant son chapeau. L'Auditoire, divisé en trois groupes, chante en canon)
*Ego sum pauper,
Nihil habeo,
Et nihil dabo!*

1ER CHOEUR: (désappointé)
Ah! ah!

2E CHOEUR: (léger, gouailleur)
*Comme le Roi Dagobert,
Y'a mis sa culotte à l'envers,
Comme le Roi Dagobert,
Y'a mis sa culotte à l'envers.*



JEANNETTE: (elle se lève, gifle le Baron qui, effrayé, court avec le Prince se cacher derrière le trône. Les sopranos chantent, d'un ton décidé)

*Je ne veux pas d'un Prince,
Tra la la la...
Je ne veux pas d'un Prince,
Encore moins d'un Baron (bis).*

L'AUDITOIRE: (fort et rythmé)
*Elle veut son ami Pierre,
Tra la la la...
Elle veut son ami Pierre,
Qu'on a mis en prison (bis).*

JEANNETTE: (elle court se jeter au cou de Pierre qu'elle étreint désespérément)

1ER CHOEUR: (furieux)
*Tu n'auras pas ton Pierre!
Tra la la la...
Tu n'auras pas ton Pierre!
Nous le pendouillerons! (bis)*
(Tintamarre, bruits sourds, sifflets, sonneries, vociférations, feux baissés).

2E CHOEUR: (enragé)
*Maudit sois-tu roi pendouilleur!
Maudit sois-tu roi pendouilleur!*

1ER CHOEUR: (victorieux)
*Vive notre Roi, et crions-le hautement,
En envoyant prom'ner ceux qui n'sont pas contents.
Vive notre Roi, et crions-le hautement,*

En envoyant prom'ner ceux qui n'sont pas contents!

Durant ce temps les soldats ont dressé la potence. Le bourreau a passé la corde aux cous de Pierre et Jeannette. Les cris ont repris de plus belle, et finalement sous la clameur des bans de malédiction, des sifflets, des imprécations, le Roi et sa cour ont disparu précipitamment. Le calme rétabli, et sur un signe du Meneur...

L'AUDITOIRE: (avec regret)
*Ils ont pendouillé Pierre,
Tra la la la...
Ils ont pendouillé Pierre,
Et sa Jeannette avec. (bis).*

On fait de nouveau flamber le bûcher, on allume tous les feux d'éclairage, et la foule, triomphalement cette fois, entonne :

*Allons! les scouts en route!
Tra la la la...
Allons! les scouts en route!
Nous les dépendouillerons! (bis)*

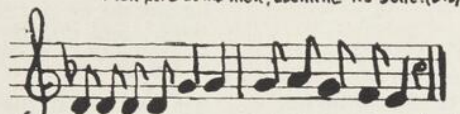
NOTE: Les parties du dialogue qui se chantent sont indiquées en italique; les autres sont parlées.

Les thèmes musicaux utilisés dans ce numéro sont tirés des airs connus suivants : "Madame la Marquise", "J'ai perdu le do de ma clarinette", "A la claire fontaine", "Ne pleure pas Jeannette", "Trois jeunes Tambours", "Mon père avait cinq cents moutons", "Ego sum pauper", "Le bon Roi Dagobert", "Maudit sois-tu carillonneur", "Vive le feu de camp".

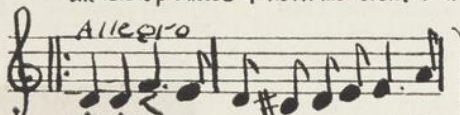
Panthère NOIRE



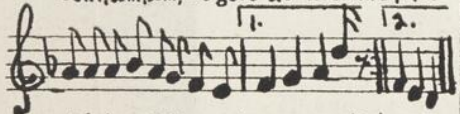
Mon père et ma mère, Locminé ils sont. (bis)



Z'ont fait la promesse qu'ils me marieront. (bis)



Sont, sont, sont, les gars de Locminé, Qui



ont de la maillette sans dessus dessous, Hou!
ont de la maillette dessous — leurs scoliers

UNE DANSE :

LOCMINE !

Z'ont fait la promesse, qu'ils me
[marieront, (bis)]
Malheur ! s'ils la tiennent, s'en
[repentiront. (bis)]

Je vendrai mes terres, sillon par
[sillon, (bis)]
Au dernier bout d'terre, bâtirai
[maison. (bis)]

Et si le roi passe, nous le rece-
[vrons, (bis)]

Et s'il veut des crêpes, nous lui en
[ferons. (bis)]

Et s'il veut qu'on danse, nous lui
[danserons. (bis)]

*MAILLETTE : Clous à grosses
[têtes.]



LOCMINE est une toute petite ville de Bretagne. Tu sais que la Bretagne est une province de France, la province la plus rapprochée du Canada. C'est une large pointe rocheuse qui s'avance dans la mer.

Les Bretons sont des marins; dans les villages reculés, ils conservent encore leur vieille langue, plus ancienne que la langue française et leurs modes à eux, pleines de couleur et de saveur.

Le dimanche, après la messe, on voit danser les coiffes blanches et les chapeaux noirs au son du biniou, sur la place publique de Locminé comme partout en Bretagne. On dit que les Bretons sont taciturnes mais quand ils ont dansé au point d'en perdre le souffle, ils se séparent joyeux pour se rassembler de nouveau, plus disposés à se raconter les nouvelles.

Pour mettre ta patrouille en verve pour une veillée ou un caucus, apprends-lui la danse des gars de Locminé.

LA DANSE elle-même est simple.

On forme la ronde pour le premier couplet, se tenant par la main. La ronde tourne vers la gauche en chantant le premier vers que l'on répète, puis vers la droite pour le deuxième vers. Les pas sont courts, la danse est légère.

Au refrain, les danseurs font face au centre, se tenant toujours par la main, les bras levés. La jambe gauche avancée, on sautille sur le pied droit en frappant le sol avec la semelle du sabot gauche au rythme des "sont, sont, sont", tout le long des deux premiers vers.

A la fin du second vers, "sans dessus dessous, hou!" on élève la voix pour l'exclamation et en même temps, on saute un peu plus haut en changeant de pied. On sautille sur le pied gauche en frappant du sabot droit durant les deux derniers vers du refrain et l'on reprend la ronde vers la gauche pour le second couplet.

Le CYGNE

C'est Rikki-Tikki-Tavi qui a écrit la musique.



1er Tableau

Au Monastère

Les moines, une dizaine, habillés de couvertes sombres uniformes, les reins ceints d'une corde blanche, entrent lentement dans l'aire du feu-de-camp, les bras dans les manches, la tête baissée et chantant sur l'air d'un psaume des vêpres du Dimanche :

“Un marron et un marron
Ça fait deux marrons,
Deux marrons et un marron
Ça fait trois marrons...” etc...

Ils marchent à la queue leu leu derrière leur Prieur, font un tour au complet, s'arrêtent, puis s'assoient ensemble.

N. B. — Pour tous les gestes exécutés en groupe, il faut l'accord complet. C'est une condition nécessaire de la réussite du jeu!

Rendus sur place, assis en boudha, tous gardent la position tranquille d'un auditeur sauf le Prieur. Les moines ont la tête basse, la figure allongée, l'air terriblement triste.

Le Prieur accablé fait un petit laïus, d'un ton plaintif.

“Mes frères, nous sommes dans la misère noire.

Nous n'avons plus un radis à nous mettre sous la dent. L'économe a vu le fond de sa caisse!

Les paysans ne nous apportent rien.

Faudra-t-il mourir de faim?”

Chaque phrase est ponctuée par un geste de découragement de la tête qui tombe et une plainte sourde qui s'échappe de la poitrine des moines.

A ce moment précis bruit d'une cavalcade. Tapage des gens et des chevaux. Clairon ou cor. Un page entre et annonce le roi. La Majesté suit, les moines se sont levés avec ensemble, salut respectueux. Le Prieur se précipite.

Les moines se tiennent tête baissée, tous ont une figure de carême. Le roi les regarde un à un, moqueur et s'écrie : “Qu'est-ce qui ne va pas!”

Soupirs profonds.

LES MOINES

Conte ancien présenté

HIBOU

Le Prieur explique : pauvreté, faim, mort...
Soupirs ponctuent chaque item.
Le roi offre une solution.
“Si vous répondez à trois questions que je vous poserai à ma prochaine visite, vous aurez de l'or. Si vous ne pouvez, je prends tout votre domaine!”
Joie mitigée.
Roi quitte — bruit des chevaux — moines quittent en psalmodiant plus enthousiastes :
“Un marron et un marron...”

2ème tableau

Au Monastère

Le Prieur et son barbier.

Barbier très joyeux chantonne : “Ah si mon moine voulait danser,” et procède à la barbe du Prieur. La figure de ce dernier particulièrement allongée.

Barbier blague, Prieur ne se déride pas.

“Mais enfin qu'est-ce que vous avez!”

Prieur explique avec grande tristesse la proposition du roi et le fait qu'aucun des moines n'ose affronter le questionnaire. Barbier demande pourquoi : “Vous avez



ET LE ROI

néro de feu-de-camp.

HIBOU TURNE

de grands savants, géomètres, théologiens, philosophes, pédagogues, etc...!" Lance les bras au ciel et s'enflamme à chaque nouveau nom.

Enfin il propose : "Donnez-moi une bure, je répondrai."

Prieur sourit tristement. Barbier insiste et réinsiste. Prieur découragé finit par accepter.

Les deux quittent, la barbe finie.

Prieur marmotte psaume, Barbier sifflotte air joyeux.

3ème tableau

Au Monastère

Moines rentrent comme au début, chantant le même air. Roi arrive. Bruits. Roi s'assied majestueusement, se drape dans son manteau royal et pose sa première question.

"Où est le centre de la terre?"

Moines regardent interloqués, se poussent du coude, cherchent, font des calculs, se grattent la tête et le menton.

Barbier-moine joyeux, attend une minute, jette un regard circulaire et répond.

"Drett' sous vos pieds!"



Moines et roi étonnés.

Barbier s'explique : "Eh oui! la terre est ronde, le centre est partout : alors je le mets sous vos pieds. Autant là qu'ailleurs."

Roi avale et pose seconde question.

"Combien vau-je?"

Cette fois, il se frotte les mains. Moines recommencent leur manège de recherche (calcul sur le sable, avec les doigts, etc) et d'inquiétude.

Barbier répond, après un temps de mime des moines. "29 sous"!

Archi désespoir! Tous s'arrachent les cheveux. Roi en colère : "Et comment peux-tu expliquer cela?"

"Bah! on a vendu Notre-Seigneur 30 sous, vous ne devez pas vouloir beaucoup plus que 29!"

Joie, délire, congratulations mutuelles des moines.

Roi continue, prend un ton triomphant :

"Réponds à celle-là. Dis-moi à quoi je pense!"

Suprême stupeur, effondrement total des moines qui ne réagissent même plus. Roi prend un air de conquérant.

Doux et humble, narquois aussi, Barbier répond : "Vous pensez parler à un moine et vous parlez à un barbier!"

Eclats de rire, joie folle.

Moines se lèvent et psalmodient leur "Un marron et un marron" avec le pep d'un "Te Deum".

Tous quittent après un tour.

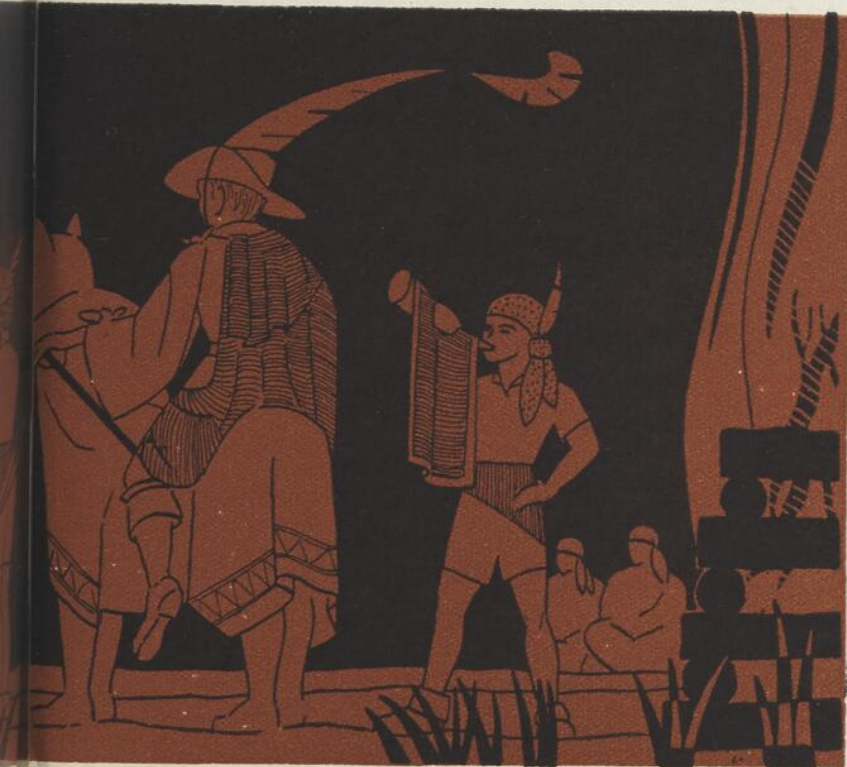
L'important dans tout le numéro, fort simple par ailleurs, est d'agir avec ensemble. Les moines doivent s'identifier dans leur costume, leurs gestes, leurs réactions. Les mimes doivent ETRE LENTS, TRES LENTS, les jeux de scène aussi.

Le costume brillant, tintamaresque, décoré, du roi et de son page fera un heureux contraste avec la bure simple des moines.

La gradation du désespoir et de la joie avant et après les questions et réponses sera nécessaire pour que ce ne soit pas une répétition constante.

Musique peut accompagner.

Et maintenant, prépare-le en patrouille et améliore-le.





CHAPITRE V

Où le sort s'acharne contre notre héros cependant que des scouts toujours prêts apparaissent... bien tardivement

La pat. du Hibou Ricaneur, une fois bien installée, était partie en exploration dans le pays quand Pierre Faribeu se réveilla de sa sieste reposante. Il faisait noir, le jour était mort lentement comme un cerge tremblant qui s'éteint. Son linceul sombre recouvrait tout le village et enserrait particulièrement le château tapis derrière les peupliers. Pas une étoile dans le ciel pour veiller auprès de ce disparu ! Des grognements rauques avaient tiré Pierre de son engourdissement, des aboiements furieux le firent se dresser et l'empêchèrent de se livrer aux étirements et aux baillements qui marquaient toujours son réveil. Deux points rouges, les prunelles en feu de son chien Rex perçaient la nuit. Pierre les vit fixées sur lui, cruelles, pleines de menaces. Un ennemi sans doute approchait du château. Il se pencha pour calmer l'animal. A peine eut-il le temps de retirer sa main caressante... Rex allait la mordre. Il parla doucement, voulut apaiser, rien n'y fit. Les aboiements se firent plus forts et plus farouches. Le chien se précipita sur lui. Pierre roula par terre, évita les morsures et courut derrière le bureau paternel. Rex le poursuivit avec acharnement. Le pauvre novice, en un éclair, comprit l'impitoyable vérité. Son fox-terrier était enragé. Les privations du matin, la viande de chat qui ne lui allait pas avaient déterminé le drame.

Rex, la bave à la gueule, se ruait sur son jeune maître pour le mordre, le déchiqueter, le tuer. Alors, dans le noir, commença une lutte sauvage, implacable. Pierre allait bien mourir, ce 14 juillet 1935, comme la légende l'avait prédit. L'esprit de Krikomakai s'était emparé de son chien pour perpétuer sa vengeance. Affaibli par son jeûne, accablé par la noirceur, le jeune novice voulut quand même lutter. Son couteau en main, il s'arc-bouta et attendit l'attaque. Il vit les deux prunelles sanglantes, il enten-

LE PRISONNIER DU VIEUX MANOIR

Par: HIBOU TACITURNE

dit un terrifiant hurlement et la bête fut sur lui. Les deux corps s'enlacèrent. Rex cherchait à mordre partout. Pierre raidit sa main, détendit son bras et frappa. Puis, fou de peur, il recommença jusqu'à perdre haleine. Les coups se précipitèrent. Il frappa... frappa jusqu'à épuisement. Le sang giclait sur lui, le chien râlait... il frappait toujours. Enfin, il tomba exténué. Rex était mort après une dernière convulsion et Pierre Faribeu gisait à demi-mort à côté du cadavre.

Le drame n'était point fini ! Le combat avait épuisé le prisonnier du manoir, un second plus inhumain se préparait ! Pierre allait se battre contre des hommes... de vrais tigres.

Tout était redevenu tranquille, on n'entendait plus que les sifflements du malheureux quand la bande à Zelinsky enjamba la muraille du château pour perpétrer son vol.

Une lanterne sourde dans la main, le chef dirigeait ses hommes vers le trésor convoité. On allait apprendre au notaire à ne pas s'immiscer dans les affaires des bandits.

Crocheter la serrure fut un jeu pour ces experts. Rendus dans la place, ils se concertèrent vite et se dirigèrent d'emblée, sous la conduite de leur chef, vers le bureau notarial. La lourde porte de chêne, les barres de fer, autant d'obstacles dont ils se moquaient. Les barres furent arrachées, une balle de revolver fit sauter la serrure, la porte s'ouvrit lentement. Pierre reposait toujours par terre. D'abord, Zelinsky et les siens ne l'aperçurent point. Ce fut Jack qui le découvrit comme on venait d'allumer un fanal. Il échappa un cri de surprise. La bande se précipita; sauf Bob, qui se préparait à prendre la poudre d'escampette.

—Peureux ! dit le chef. Tu vas fuir devant un enfant et à moitié mort, à ce que je vois.

—Allons, les amis, c'est une bonne trouvaille que nous venons de faire là. Si je devine bien, les grosses valeurs sont dans le coffre-fort et nous n'aurons pas besoin de le faire sauter. Le gosse parlera, donnera la combinaison ou... gare à lui.

En un tournemain, le cadavre du chien fut jeté par la fenêtre à travers les barreaux et Zelinsky se pencha sur Pierre pour le ranimer. Cinq longues minutes de soins furent nécessaires pour ramener le novice, mais on y parvint. Inutile de dire que les voleurs n'avaient pas perdu leur temps pendant que leur chef jouait à la garde-malade. Tous les papiers dénichés dans la pièce avaient été amassés et jetés pêle-mêle dans une poche.

Pierre Faribeu, ressuscité, examina sans comprendre les quatre figures sinistres qui le dévisageaient. La lueur du fanal, les faces diaboliques des hommes

qui l'entouraient lui firent croire qu'il rêvait ou qu'il errait dans une triste région de l'au-delà, mais la voix de Zelinsky le rappela à la réalité.

—Hé, moucheron, comment te nommes-tu ?

—Pierre Faribeu.

—Ah ! ricana le bandit, le fils au notaire. Tu es mal tombé, mon petit. Ah ! ah ! ah !

Et la bande fit chorus.

—Tu vas me dire la combinaison du coffre-fort de ton notaire de père !

—Jamais !

—Comment jamais ? hurla Zelinsky. On va voir !

Et le groupe lança un paquet de jurons qui firent résonner les murs de la chambre.

Les quatre sires auraient dû parler plus bas, ils éveillèrent l'attention des scouts qui, de retour de leur excursion nocturne, se préparaient au coucher.

—Dites donc, remarqua Hibou Ricaneur, pour un château inhabité, on y fait joliment de bruit !

—Des esprits ! lança l'aventureux Wapiti.

—Esprits ou pas, nous allons les reluquer de plus près. Venez, les gars. Si on retrouve Pierre, je voudrais bien lui glisser deux mots sur sa lâcheté. Il avait promis de venir au camp.

Et la patrouille fila sans bruit vers le Manoir. Elle en fit le tour. La porte du devant était fermée ! Rien, sauf l'échelle et le cadavre de Rex.

—Je monte voir, dit le second, et je vous renseigne.

Wapiti grimpa avec adresse et jeta un regard dans la chambre. Il retint difficilement son envie de crier.

Devant lui, se dressait le pauvre Pierre encadré de deux des voleurs. Adossé à la cheminée, menaçant le novice du revolver, Zelinsky parlait.

—Parle, ou je tire.

—Non !

Wapiti descendit comme un bolide.

—Vite, vite, on va tuer le plus jeune des Hiboux !

Trois mots mirent la pat. au courant. Il fallait agir vite.

—Vos lasso, lança le C.P., et suivez-moi.

Tous partirent à la suite du Hibou Ricaneur qui avait saisi l'échelle. Un instant plus tard, la patrouille au complet se trouvait sur le toit du château.

—Nous descendons par la cheminée, expliqua le chef. Faites des noeuds de singe. Je passe le premier. Une fois dans la chambre, nous saurons quoi faire.

Lentement, le câble rempli de noeuds descendit dans la cheminée, les scouts l'attachèrent à une barre de fer qui soutenait un mât et Hibou Ricaneur s'agrippant au cordage, commença la descente. Les autres suivirent.

Le lasso ne touchait pas à terre, Hibou se laissa tomber. Au même instant, on entendit un coup de feu et, chose curieuse, **la chute de trois corps.** Zelinsky venait de tirer. La patrouille précipita sa descente... trop tard sans doute !

Il était minuit. Un homme était mort au Manoir de La Valtrie, le 14 juillet de l'an 1935.

(à suivre)



EN FOUILLANT DANS LE SAC DU MENEUR DE JEU

Je viens de découvrir quelques écorces toutes couvertes de signes pictographiques, dont je m'empresse de te donner connaissance.

Primo : Hibou Taciturne s'arrache les cheveux ! Comme résultat du concours lancé par lui le mois dernier, d'innombrables émules de Tamias Rayé sont en train de l'engloutir sous une avalanche de courrier. Plusieurs ont solutionné le problème proposé. Félicitations et prière de patienter ; ils recevront bientôt les récompenses auxquelles ils ont droit.

Secundo : La liste des aspirants à la Plume d'Or s'allonge constamment. Malheureusement, plusieurs voulant aller vite ne se sont pas souciés de la qualité de leurs travaux. L'Equipe Plume-Agile tient à préciser qu'elle n'acceptera que des articles pensés, travaillés, présentés proprement et pouvant couvrir au moins une page du "Scout". Il a été décidé également que cette badge spéciale devrait être passée de nouveau chaque année.

Tertio : Le Chef de l'Equipe Plume-Agile s'excuse de ne pouvoir accuser réception personnellement de tous les travaux qui lui sont adressés pour le concours de la Plume d'Or. Il offre à tous les candidats un cordial merci pour leur magnifique collaboration.

Connais-tu François ? C'est un journal épatant pour les petits gars de ton âge. Tu peux t'y abonner en t'adressant à la centrale de la J. E. C., à Montréal.

On annonce la naissance de "Hérauts", cahiers de belles histoires illustrées qui paraîtront mensuellement. Les Editions Fides, de Montréal, seront heureuses de recevoir ton abonnement.

Une délégation de scouts catholiques de l'Amérique latine de passage à Montréal, ont été pendant quelques jours les hôtes de la Fédération. En route vers leurs pays respectifs ils nous adressent le message suivant : "Nos têtes sont remplies de souvenirs de chez-vous mais nos poitrines sont vides, car vous avez pris nos coeurs."

Ka-Ke-Bon-Gué ! C'est là le nom de l'équipe que vient de s'adjoindre, pour l'aider dans sa tâche, le Commissaire provincial. Le "Scout" de mai te permettra de faire plus ample connaissance avec les chefs formidables qui la composent.

La Petite Manitouse, épouse de Panthère Noire, le directeur de ta revue, vient d'être cruellement éprouvée par la mort de son père, monsieur Chevalier Francoeur, décédé à Saint-Vincent-de-Paul, comté de Laval, le vendredi saint après-midi. Ne les oublie pas dans tes prières.

QUAND LES BRAISES SE VOIENT DE CENDRE JAUNE

La nuit enveloppe le camp. Petit à petit l'ombre est descendue sur la terre. Elle s'est infiltrée sournoisement à travers les "trails" et sous les tentes, engouffrant bois et clairières dans un irrésistible remous. Semblable à un monstre vorace, la nuit achève d'engloutir en son sein les buissons, les rochers, les coins de patrouilles. Seules résistent à son emprise la voûte d'un ciel opaque parsemé d'étoiles d'or, et la faible lueur qui se dégage du feu-de-camp, dont les derniers tisons se consomment lentement.

Hors le cri strident de l'engoulement ou la musique de contre-basse des ouaouarons, plus rien ne trouble la paix du camp. Les chants joyeux, les bans chahuteurs aux paroles barbares, les rondes endiablées ont pris fin. Drapé dans sa couverture bariolée que les flammes ornent de fantastiques arabesques, le Meneur s'est retiré à l'écart, immobile comme une statue. D'un oeil admiratif les scouts fixent, tour à tour, la braise qui se voile de cendre jaune, et la féérique joaillerie du ciel étoilé. Mais voici que...

Douce et paternelle, la voix de l'Aumônier s'est élevée:

Il était une fois, raconte-t-il, un homme immensément riche et d'une générosité proverbiale. Pourtant il n'était pas heureux. S'il éprouvait beaucoup de contentement à soulager toutes les misères, à verser à pleines mains l'or et l'argent, l'ingratitude de ceux qu'il secourait lui causait beaucoup de chagrin. Ah! répétait-il souvent, que j'aimerais rencontrer un homme qui ne fût pas un ingrat! Ce serait pour moi le comble de bonheur! Je serais prêt à l'adopter comme fils, et à lui léguer tous mes biens en héritage. Hélas! partout on considérait comme choses dues même ses largesses les plus formidables.

Or, un jour, cet homme de bien fit venir devant lui son Grand Argentier.

Vous allez lui dit-il, rassembler sur les terrasses de mon château, la population entière de ce village et des bourgs voisins. Quand tous ces gens seront arrivés, vous descendrez au milieu d'eux, accompagné de serviteurs, et leur distribuerez tout l'argent que je possède. Le Grand Argentier crut que son maître devenait fou. Cependant, quand il se fut rendu compte que le philanthrope possédait toute sa lucidité, il prit immédiatement des mesures pour exécuter l'ordre reçu.

Quand toute la foule fut assemblée, le Grand Argentier et ses aides commencèrent à distribuer l'argent de l'homme riche. A peine avaient-ils fait

leur apparition dans les jardins du château, qu'une bande de rustauds s'était ruée sur eux, et après les avoir roués de coups, s'était emparé de la fortune. En quelques minutes, la place était devenue la scène d'une panique indescriptible. De toutes parts on se précipitait les uns sur les autres. On s'insultait, on se battait, on se faisait hacher pour attraper le plus d'argent possible. Des enfants étaient rudoyés, des femmes se tiraient aux cheveux, bref c'était un spectacle aussi dégoûtant qu'horrifiant.

Le Grand Argentier et ses assistants n'avaient pu échapper à la mort que grâce à leur connaissance des lieux, qui leur avait permis de se réfugier à l'intérieur des solides murs du château.

Enfin, après plusieurs heures d'un désordre sans nom, la foule se dispersa, non sans avoir conspué et maudit le châtelain. Après tout, disaient ces gens, n'aurait-il pu choisir une façon plus intelligente de distribuer sa fortune? Et l'un d'eux ayant suggéré qu'on lui fit une leçon, les ingrats s'armèrent de pierres et firent voler en éclats toutes les vitres du château. Ils s'en furent ensuite chez eux en pestant et en maugréant.

Quand le calme se fut rétabli, le maître du domaine décida d'aller se rendre compte des dommages causés à sa propriété. Comme il allait franchir le seuil de sa demeure, il se trouva en face à face avec un jeune homme, pauvrement vêtu. Son teint jaune, sa face émaciée, indiquaient qu'il devait jeûner plus souvent qu'à son tour.

—Que me veux-tu? questionna le millionnaire, bourru.

—Monsieur, j'étais là quand vous avez fait distribuer votre argent. J'ai pu attraper, par hasard, une pièce de monnaie, et je tenais à vous en remercier.

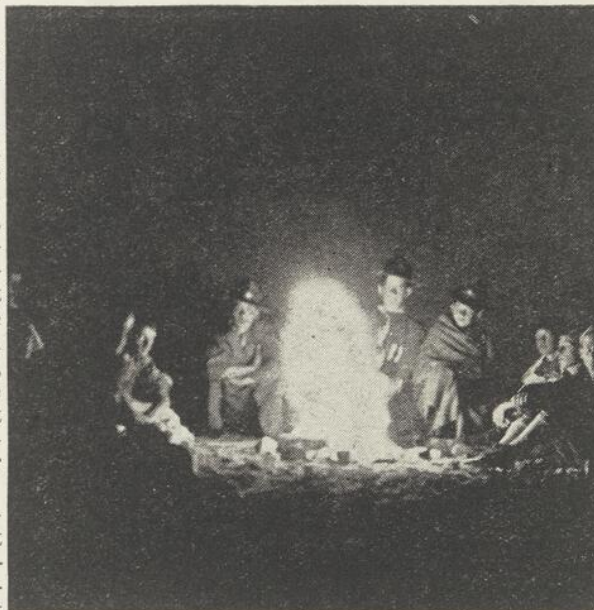
Le crésus faillit se trouver mal! il avait devant lui, enfin, quelqu'un qui sût dire merci! Empoignant le jeune homme par les épaules, il lui donna une cordiale accolade. Après quoi, appelant ses serviteurs il ordonna qu'on eût pour son nouvel ami les plus grands égards. Et comme il l'avait promis, il adopta le jeune homme qu'il institua par testament son unique héritier.

Frères scouts, cette histoire de l'homme riche et de la multitude ingrate n'est-elle pas trop souvent la nôtre? Savons-nous, oui ou non, dire merci? Merci à Dieu pour les étoiles, le lac, la forêt, les bêtes, les fleurs et tout ce qu'il nous donne? En terminant ce feu-de-camp, prouvons au Seigneur notre reconnaissance en chantant de nos plus belles voix:

Merci pour ce jour d'existence,
Où ta bonté nous conserva.
Merci de ta sainte présence,
Qui de tout mal nous préserva.
Merci du bien fait par la Trou-

[pe,
Merci des bons conseils reçus,
Merci de l'amour qui nous
[groupe.

AIGLE BLANC.



LOUIS PRONOVOST
directeur

Rédigée pour la Fédération des
Scouts Catholiques de la Provin-
ce de Québec, par l'Equipe
Plume-Agile.

PIERRE ROUX, Directeur artistique

LE
SCOUT

CATHOLIQUE

Revue Scoute des Garçons

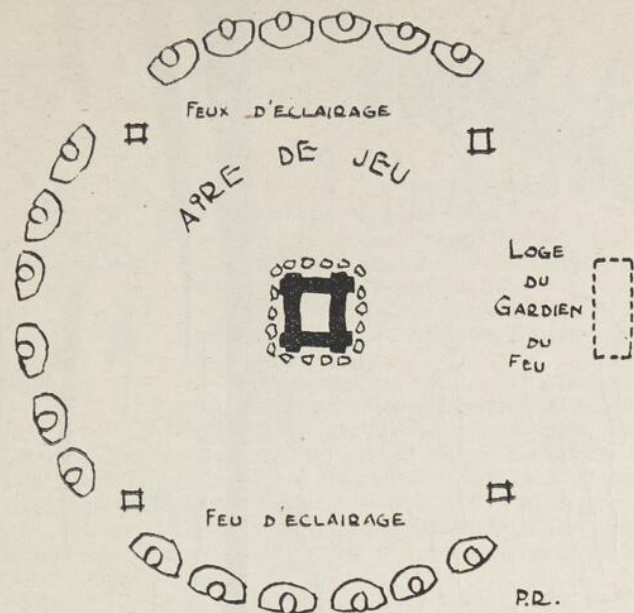
Abonnement

50 cents.

Abbé BERNARD LEFILS
aumônier

2080 ouest, Dorchester, Montréal.
Téléphone : WILbank 5368.
S.V.P., aviser de tout changement
d'adresse.

ANDRE ROCHON, Rédacteur-en-chef



TECHNIQUES

DE FEU-DE-CAMP



I tu es un de ces scouts aguerris, dont les exploits sont innombrables, point n'est besoin que je te fasse un discours sur l'importance du feu-de-camp dans la vie de la Troupe. Si tu es au contraire, un jeune dont les journées de camp se comptent encore sur les doigts de la main, ou même un P'tit Dernier qui ne connaît du plein-air que les récits légendaires des "vieux", tu es sûrement d'avis

que le feu-de-camp est la plus sensationnelle de toutes les activités scoutées. Chose certaine, ce n'est pas moi qui te contredirai!

En bien des occasions toutefois, le rendement des numéros serait grandement accru si l'on se souciait davantage de certains détails : choix de l'emplacement du feu-de-camp, aménagement et entretien du terrain, disposition des foyers, approvisionnement de bois, etc.

L'aire du jeu est pour ainsi dire la "salle de spectacle", lorsqu'il s'agit de feu-de-camp. De même qu'on ne joue pas des pièces de théâtre sans une scène, un système d'éclairage approprié, des places pour les artistes et les spectateurs, ainsi au feu-de-camp on ne peut jouer avantageusement sans certaines dispositions.

Il importe, tout d'abord, de bien choisir le site du feu de camp. Un terrain facile d'accès, plat, libre d'obstructions, d'une cinquantaine de pieds de côté et à l'abri des grands vents, me semble l'idéal.

L'aménagement proprement dit comprendra le ou les bûchers principaux, les feux d'éclairage, la "loge" du gardien-du-feu, et les "fauteuils" des scouts. L'aménagement peut comporter, en plus, un tableau sur lequel on affichera d'avance le programme des représentations.

La fonction de gardien-du-feu est, à mon avis, très importante. Elle revient logiquement à un C. P., qui s'assurera normalement la collaboration de sa patrouille. Les charges et attributions du gardien-du-feu sont d'ordinaire régies par certaines règles bien définies. La fonction, surtout si elle est l'objet de quelques traditions, peut être rendue très enviable.

Voici d'abord quelles peuvent être ces attributions : Le choix, de concert avec le scoutmestre et le gardien des légendes, du site du feu-de-camp. C'est le Gardien qui toujours présente au Chef, le feu qui sert à allumer le bûcher. Il est responsable de l'aménagement : cons-

truction de sa loge, des foyers et des feux d'éclairage, et de la disposition des "fauteuils". Il doit en tout temps avoir en réserve une provision suffisante de bois sec, et tenir l'emplacement du feu-de-camp dans un état de méticuleuse propreté. Durant les spectacles, c'est lui qui règle l'intensité du feu et contrôle l'éclairage.

Au chapitre des traditions il en est une qui veut que pendant toute la durée du camp, la patrouille du gardien-du-feu entretienne, dans son coin particulier, un petit foyer allumé d'un tison provenant du dernier feu du camp précédent, et sur lequel chauffe constamment de l'eau. La flamme qui sert à allumer le bûcher, les soirs de spectacle, doit provenir de ce foyer. S'il s'éteint, le gardien-du-feu est immédiatement déchu et remplacé. Une autre coutume veut qu'au feu-de-camp la patrouille du Gardien ait préséance sur toutes les autres, et le droit de choisir la place qu'elle préfère. La "loge" du Gardien est tabou pour toute la Troupe à l'exception de la scoutmaîtrise. Durant le jour, seuls le Gardien et sa patrouille ont le droit de pénétrer dans l'aire du feu-de-camp. On peut allonger de nombreuses autres traditions, cette liste fort incomplète.

Il y a bien des manières d'aménager un bûcher. Une qui semble excellente consiste à entourer le foyer d'un chapelet de roches rondes, d'égales grosseurs. Cela empêche le feu de se propager et les cendres de se répandre un peu partout.

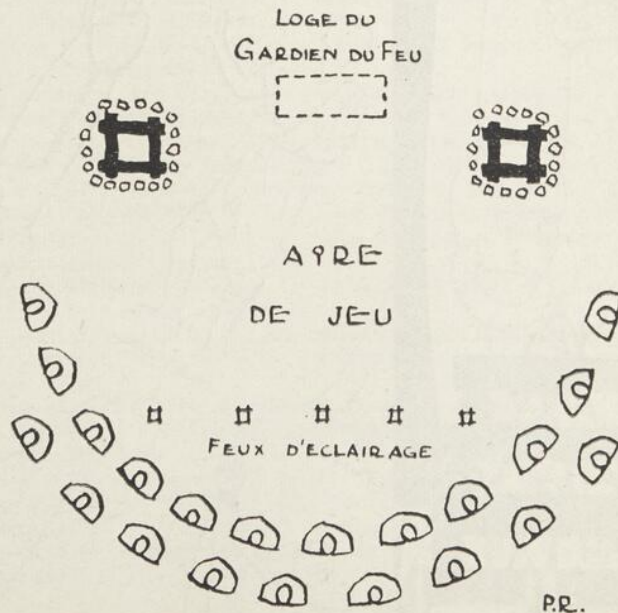
Dans les troupes bien conduites, le ou les bûchers qui servent au feu-de-camp ne sont pas utilisés pour d'autres usages, sauf de très rares exceptions. En tout cas, on ne doit pas se servir du feu-de-camp pour brûler les déchets; ce serait une indignité contraire à toutes les traditions.

Les feux d'éclairage peuvent être constitués de petits bûchers faits de brindilles très sèches, flambant très vite, que l'on n'allume qu'au besoin, ou de torches d'écorces (ne pas dépouiller les bouleaux verts) ou d'herbes sèches.

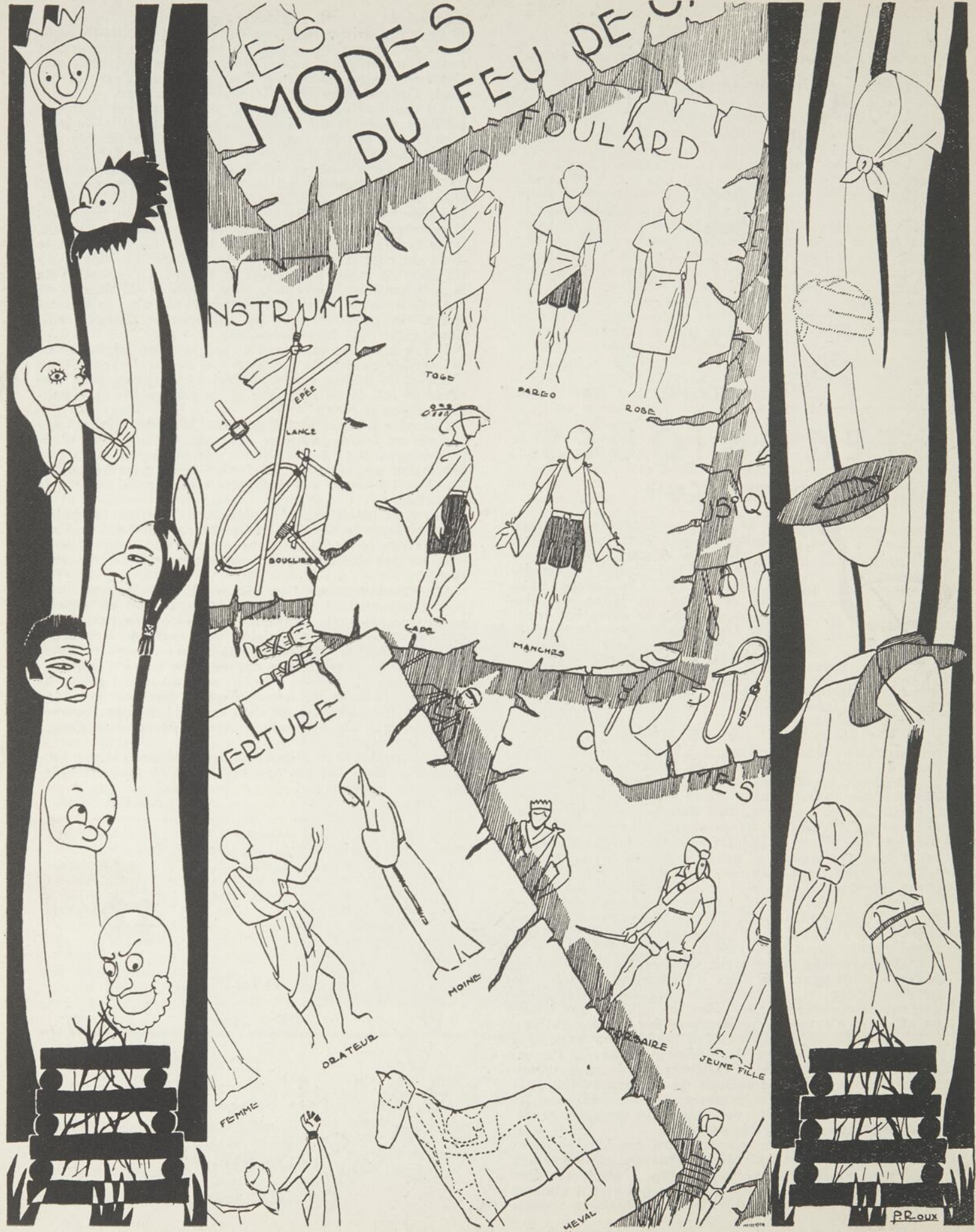
L'approvisionnement en bois est très important. Il ne peut être question de faire quoi que ce soit de sérieux en fait de spectacle de feu-de-camp si on n'a pas, avant de commencer, une provision suffisante de brindilles, petites branches, rondins ou bûches, d'essences qui flambent bien. C'est pour cela que dans la loge du gardien-du-feu, il doit toujours y avoir, sous un abri imperméable, une provision de bois suffisante pour toute la durée d'un feu-de-camp. Et dire que j'ai vu des Troupes où on courait dans le bois, chercher le combustible au fur et à mesure!

Fasse le Grand Manitou que ces quelques astuces t'aident à réaliser de plus spectaculaires et plus formidables feux-de-camp.

AIGLE NOIR



LES MODES DU FEU DE U. FOULARD



VEILLÉE DE FAMILLE

AE ! Gadou, tu te souviens de la veillée chez le père François?
 — Si je m'en rappelle?... c'est comme si c'était hier. On n'oublie pas de sitôt pareil événement!
 — Ça date de longtemps cette fameuse veillée?... risqua timidement le P'tit Dernier.

— Du camp des Chûtes, il y a trois ans, affirma catégoriquement Tamias Rayé. Je m'en souviens d'autant mieux que c'était mon premier grand camp. J'en étais à mes débuts à la patrouille du Coq. Gadou lui, avait à peine quelques sorties de plus que moi à son crédit.

— Ça va! ça va! coupa impatientement le P'tit Dernier, mais pourrais-je savoir au juste ce qui se passa à cette fameuse veillée?

— Minute! Il faut d'abord, répondit Gadou, que je te raconte l'histoire du grand Mathias, l'homme engagé au père François.

— Eh! bien raconte! C'est ce qu'on attend!

— Quand nous l'avons connu, le grand Mathias pouvait avoir entre trente-cinq et trente-sept ans. Sa vie jusque-là n'avait pas été gaie. Resté dès son enfance orphelin de père et de mère, il avait été élevé très pauvrement par un vieil oncle.

Cependant l'été venu, quand il descendait du Nord aider son oncle Anthime à faire ses foin, ou lui donner un coup de main aux travaux de la terre, la nouvelle se répandait vite parmi les jeunes filles du rang. Toutes affirmaient que c'était un beau parti, et que celle qu'il choisirait un jour serait la femme la plus chanceuse du canton.

— Puis un jour il devint amoureux?

— Oui, de Délima, la fille au père Ovide, une créature dépareillée, comme on disait dans le pays. Comment les deux jeunes gens en vinrent-ils à s'aimer? Je l'ignore, mais toujours est-il qu'un beau printemps ils se promirent l'un à l'autre.

— Le jour des épousailles arriva... et il n'y eût pas de mariage. La veille au soir Délima avait vu Mathias,



P. Roux



P. Roux

pour la dernière fois, et lui avait rendu sa parole. Elle entra au couvent. Monsieur le curé qu'elle avait consulté, approuvait, disait-elle, cette décision.

Cette nouvelle eût pour Mathias l'effet d'un coup de masse en plein front! Le pauvre garçon en devint fou de désespoir, et du jour au lendemain lui qui avait toujours été bon chrétien, fût pris d'une haine folle des prêtres. Puis il disparut, et pendant de longues années on ignora ce qu'il était devenu.

Un jour pourtant, on vit descendre du train un grand gaillard, l'air bourru, dont l'abondante chevelure blanche attirait de suite l'attention. Son paqueton sur le dos, il prit à grandes enjambées le chemin du rang des Chûtes, et vint frapper à la porte du père François. C'était Mathias.

Le père François, qui l'avait connu haut comme une chaise, l'accueillit chez lui, et comme il avait besoin d'aide sur sa terre, il le garda à son service.

Or, le soir de notre fameuse veillée, toute la patrouille du Coq était réunie chez le père François, que nous étions allés aider à rentrer son foin. Assis en demi-cercle près du foyer de pierres grises, pendant que les hommes fumaient leur pipe et que des copeaux de cèdre flambaient en pétillant dans la cheminée, nous nous étions mis à chanter. Des canons, des mimes, des bans, des danses carrées, des solis de "musique à bouche" avaient suivi; bref tout un feu-de-camp.

Mathias avait tout suivi sans mot dire. D'abord assis à l'écart, dans un coin de la pièce, il s'était peu à peu rapproché du groupe. A un moment donné il nous avait semblé l'entendre murmurer: "Ah! si les curés..." Mais nous avions continué nos chants et nos jeux. Comme nous allions quitter nos hôtes et reprendre le chemin du camp — il passait bien onze heures — l'engagé attrapa le C. P., par la manche.

— Hé! le jeune! j'peux t'y te dire un mot?... J'pourrais t'y être scout moé itou?

— Interloqué notre C. P., balbutia puis finit par dire: Bien, venez faire un tour au feu-de-camp demain soir, et on verra.

Mathias fût fidèle au rendez-vous, et ce soir-là chacun se surpassa. Le feu-de-camp fût formidable! absolument formidable!

— En effet, poursuivit le Père, qui venait d'entrer et d'assister à la fin du récit, parce que c'est ce soir-là que vous avez "raccroché" le grand Mathias...

— Qui ne voulut pas quitter le camp avant de s'être confessé,

AIGLE BLANC

Pictographes et photographes,
campeurs ou scribouilleurs,
petits et grands, minces ou
joufflus, tous les scouts au-
thentiques encouragent

LA CACHE,

magasin scout provincial,

388, rue de la Cathédrale,

LES TROIS-RIVIERES,

P Q

EDITIONS SERVIR



Tu ne peux te passer d'un
carnet de poche

- Aussi scout
- Aussi complet
- Aussi pratique

\$0.50 l'unité; \$5.40 la douzaine

"L'ECLAIR EST FAIT POUR AIDER TOUS LES SCOUTS"

Adresse ta commande sans tarder au

Groupe Saint-Viateur,

225, AVENUE BLOOMFIELD,

OUTREMONT

OU CHEZ

LES SCOUTS CATHOLIQUES

Quartier-général,

2080 ouest, rue Dorchester,

Montréal,

Tél. WI. 5368

Frère scout, pour être en forme
aussi bien que ferré en tech-
nique, tu dois t'entraîner !
Si tu veux être bien mis, con-
sulte sans plus tarder

Dupuis Frères
LIMITÉE

865 est, rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Plateau 5151